

Oui, soyez fidèles à votre règle, fuyez les regards du public, évitez les entretiens avec les séculiers, tenez-vous renfermés dans votre maison, et vous aimerez votre vocation, et vous aurez la paix de l'âme, et vous recevrez le centuple de biens, de grâces, de consolations, que Notre-Seigneur promet à ceux qui ont tout quitté pour le suivre. — Gardez votre règle, observez-la fidèlement, et je vous assure le paradis. — Vous me demandez, écrivait-il à un frère, quel moyen vous devez prendre pour avancer dans la vertu; je n'en connais pas de meilleur pour vous que la fidélité à votre règle. — Si vous êtes fidèle à votre règle, écrivait-il à un autre, je répons de votre salut. »

Le P. Champagnat ne se contentait pas de faire à ses frères d'aussi solides instructions, il leur donnait encore l'exemple de la régularité, se trouvant toujours des premiers aux exercices de communauté qu'il suivait, et observant toutes les règles de la maison, autant que ses occupations le lui permettaient. S'il arrivait par accident que le réglementaire s'oubliât le matin, et ne donnât pas le signal du lever pendant que l'horloge tintait, il courait lui-même à la corde de la cloche pour sonner. Pour habituer les frères à une grande ponctualité, il avait prescrit une pénitence pour celui qui arrivait le dernier aux exercices de communauté. De même, si quelqu'un s'exemptait d'un exercice, il était tenu d'en prévenir le supérieur et de lui demander une pénitence, si l'absence était volontaire ou l'effet de la négligence. C'est ainsi que le bon Père employait tous les moyens que lui suggérait son zèle pour former ses frères à la régularité et à l'esprit de communauté.

## CHAPITRE VINGTIÈME

---

De son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

LE zèle est tout à la fois le fruit et la preuve certaine de la charité. En effet, on ne peut aimer Dieu sans désirer qu'il soit connu, aimé et servi par tous les hommes; sans être affligé de le voir offensé, et sans désirer aussi de procurer au prochain les biens spirituels qui peuvent le faire arriver à la vie éternelle. Le zèle est toujours en proportion de la charité; celui qui a un grand amour de Dieu, est dévoré de zèle; celui qui aime peu a peu de zèle. Les saints, qui ont tous excellé dans la charité, ont pareillement tous excellé dans la vertu de zèle; mais ils l'ont exercée différemment, et selon que le permettaient leur état et les circonstances où ils se trouvaient.

La vie tout entière du P. Champagnat n'est qu'une œuvre de zèle, et le lecteur n'a qu'à s'en rappeler les principales circonstances, pour comprendre à quelle perfection ce vénérable ecclésiastique a porté cette vertu. « Aimer Dieu, disait-il quelquefois, aimer Dieu et travailler à le faire connaître et à le faire aimer, voilà quelle doit être la vie d'un frère. » Dans ce peu de mots, sans le savoir, il s'est peint lui-même et a fait toute son histoire. S'appliquer à s'unir à Dieu par la pratique des plus excellentes vertus, travailler à lui gagner des âmes : voilà quelle fut l'occupation de toute sa vie. Suivez-le depuis le moment où il prit la résolution d'embrasser l'état ecclésiastique jusqu'à sa mort, partout et toujours vous le trouverez occupé à des œuvres de zèle. Pendant

qu'il fait ses classes, il emploie tous les moments de loisir que lui laissent les vacances, à catéchiser les enfants de son village, à visiter les malades et à les préparer à bien mourir, à consoler les affligés et à leur apprendre à sanctifier leurs souffrances; à faire de saintes lectures et des instructions familières à ses parents, à ses voisins et à une foule de personnes qui venaient l'entendre avec empressement. Bien que livré tout entier à ses études cléricales, il trouva néanmoins assez de temps pour concevoir et former le projet de son institut, pour traiter dans ses longs entretiens avec Dieu cette grande affaire, en prendre l'esprit, se pénétrer profondément des principes qui devaient la constituer; pour la préparer, en un mot, au point qu'il put la commencer le premier jour de son ministère.

Nommé vicaire à La Valla, il renouvelle cette paroisse par les œuvres de son zèle. Les confessions, les instructions, le catéchisme aux petits enfants, la visite des malades et des écoles, les entretiens particuliers avec ceux qui avaient abandonné les sacrements, remplissaient tous les instants de ses journées; je me trompe, il trouvait encore du temps pour instruire ses frères, les former à la vertu, leur apprendre à faire le catéchisme aux enfants, et même pour les suivre dans l'exercice de ce ministère, afin de corriger, dans leur conduite et dans leur enseignement, tous les défauts qui auraient pu les empêcher de devenir de bons catéchistes. Il se multipliait pour se trouver partout où il y avait quelque bien à faire. Lui revenait-il qu'une famille était divisée, il y accourait pour y apporter la paix et réunir les esprits. Apprenait-il qu'il devait y avoir chez quelque particulier une aumône publique, c'est-à-dire, une distribution de pain aux pauvres de la paroisse et des environs, il ne manquait jamais d'y aller, pour joindre l'aumône spirituelle à l'aumône corporelle. Dans ces occasions, il adressait une exhortation à tous ces pauvres réunis, leur apprenant à supporter les privations sans se plaindre, à sanctifier leur pauvreté par la soumission à la volonté de Dieu, par

l'humilité, la patience, et par le soin d'unir leurs souffrances à celles de Jésus-Christ.

Bien que son zèle le portât à toutes les œuvres qui pouvaient contribuer à la sanctification du prochain, il avait une prédilection particulière pour celles dont le but était l'instruction et l'éducation chrétiennes de la jeunesse. C'était pour lui une douce consolation et un délassement que de faire le catéchisme aux enfants, de les former à la piété et à la vertu. Souvent il s'arrêtait dans les rues et partout où il les rencontrait, pour leur faire répéter les mystères de notre sainte foi, pour s'informer s'ils allaient à l'école ou leur donner quelques conseils. Il lui est arrivé quelquefois de passer des heures entières à faire le catéchisme à de petits bergers ou à d'autres enfants qu'il trouvait dans les champs ou dans les maisons, en allant visiter les malades. Dans ses voyages, s'il rencontrait des enfants, aussitôt il liait conversation avec eux, et après quelques instants de conversation avec eux, il leur demandait avec bonté s'ils avaient fait leur première communion et s'ils suivaient les catéchismes de l'église; il s'informait adroitement s'ils connaissaient les mystères et les autres vérités essentielles au salut, et les leur faisait répéter ou les leur enseignait, sans qu'ils s'en doutassent. Souvent on l'a entendu dire: « Je ne puis voir un enfant sans éprouver l'envie de lui faire le catéchisme, sans désirer de lui faire connaître combien Jésus-Christ l'a aimé, et combien il doit à son tour aimer ce divin Sauveur. » Quelquefois, en voyant des troupes d'enfants désœuvrés, livrés à eux-mêmes et jouant dans les rues, il s'écriait: « Voilà des enfants qui peut-être ne connaissent pas Jésus-Christ, qui ignorent les vérités si consolantes de la religion, et ne savent pas que Dieu est leur père et qu'ils sont destinés à le voir dans le ciel. Pauvres enfants! que je vous porte compassion! Que vos parents sont coupables de vous laisser sans éducation et de ne prendre aucun soin de vous! Que les frères peuvent faire de bien! ajoutait-il; s'il y avait ici une

bonne école, les enfants ne seraient pas dans les rues, où ils ne voient que de mauvais exemples et où ils n'apprennent qu'à faire le mal ; ils seraient en classe, à l'abri des dangers du monde, et ils s'y formeraient à la piété, à la vertu et aux connaissances qui peuvent leur être utiles plus tard. »

Le triste état de tant d'enfants qui s'élèvent sans éducation, lui faisait désirer ardemment des sujets. Un jour, passant à côté d'une troupe d'ouvriers, tous jeunes gens d'une vingtaine d'années, après les avoir considérés : « Oh ! quels bons novices ils feraient, s'ils venaient chez nous, s'écria-t-il ! Quel dommage qu'ils soient pour le monde ! S'ils connaissaient le bonheur de servir Dieu et de travailler au salut des âmes, comme ils quitteraient tout pour venir dans notre Noviciat ! » Puis il ajouta : « Le bonheur de la vie religieuse me paraît si grand, et je désire si vivement avoir des frères pour en donner à toutes les paroisses qui n'en ont pas, que je rencontre rarement des jeunes gens sans former le même vœu, et sans demander à Dieu qu'il les appelle à cette belle vocation. » Dans la communauté, souvent il faisait faire des neuvaines pour demander à Dieu des sujets, et c'était là une des principales intentions qu'il se proposait dans ses exercices de piété. Mais, bien convaincu que les frères ne font le bien qu'autant qu'ils ont l'esprit de leur état, il regarda toujours comme un de ses premiers devoirs celui de les former à une solide vertu, d'en faire de bons catéchistes, et de leur inspirer un grand zèle pour la sanctification des enfants. Ce point capital était son occupation de tous les jours et le grand objet de sa sollicitude. Les instructions qu'il leur a faites sur ce sujet, formeraient des volumes ; mais pour n'être pas trop long, nous nous contenterons de rapporter ici quelques-unes de ses pensées.

La première chose qu'il s'efforçait de bien faire comprendre aux frères, c'est le but de leur vocation. « N'oubliez pas, leur disait-il, que l'instruction primaire que vous devez donner aux enfants, n'est pas proprement la fin que nous nous

sommes proposée en fondant cet institut, elle n'est qu'un moyen pour arriver plus facilement et plus parfaitement à cette fin. Le but de votre vocation est de donner l'éducation chrétienne aux enfants, c'est-à-dire de leur apprendre le catéchisme, les prières, et de les former à la piété et à la vertu.

« MM. les curés qui vous appellent dans les paroisses, se déchargent en partie sur vous de cette fonction de leur ministère ; les parents, dès qu'ils vous envoient leurs enfants, se reposent pareillement sur vous du soin de leur instruction religieuse, et ne se mettent plus en peine de les faire prier, de les faire confesser ; ils n'ont plus aucun souci de la conduite et de l'éducation religieuse de ces enfants ; ils croient avoir satisfait à leur devoir sur ce point important, en vous les confiant. Si donc vous négligiez de donner à vos élèves l'instruction et l'éducation chrétiennes, outre que vous offenseriez Dieu et que vous manqueriez au plus sacré, au premier de vos devoirs, comme instituteurs, vous tromperiez encore la confiance des pasteurs de l'Eglise et des fondateurs de votre école ; vous abuseriez de la bonne foi des parents, qui vous envoient leurs enfants pour que vous leur donniez avant tout les principes religieux ; vous ruineriez cette congrégation, en abandonnant le but qu'elle se propose, et vous vous opposeriez aux desseins que Dieu a eus en l'établissant. Que personne donc, sous prétexte qu'il doit enseigner les sciences profanes, ne néglige le catéchisme, et ne dise qu'il ne peut consacrer à cet exercice tout le temps prescrit par la règle. Souvenez-vous que votre premier but est d'élever chrétiennement les enfants, que nous n'avons consenti à leur enseigner les sciences profanes que pour avoir la facilité de leur faire le catéchisme tous les jours, et par là même de graver plus profondément dans leur esprit et dans leur cœur la science du salut. L'histoire, la grammaire, le dessin linéaire et toutes les autres connaissances de ce genre, doivent être entre vos mains comme des appâts, dont vous devez vous

servir pour attirer et pour retenir les enfants dans vos écoles. Savez-vous ce que font les missionnaires dans les pays sauvages? Ils portent de petits miroirs, des couteaux, des étuis, et mille autres petits objets qu'ils présentent aux infidèles pour les attirer; ils promettent de leur donner ces petits objets s'ils veulent les écouter et se laisser instruire. Et pendant que les sauvages regardent les miroirs, le missionnaire leur parle de Dieu et les instruit des vérités de la religion. Faites-en de même à l'égard de vos enfants: montrez-leur de belles pages d'écriture, vantez-leur le dessin, la géographie, etc.; mais en leur donnant des leçons sur ces spécialités, n'oubliez pas la leçon de catéchisme, et faites en sorte qu'elle tienne toujours le premier rang. De plus, ayez soin que la religion ressorte de toutes les parties de votre enseignement, et que toutes les connaissances auxquelles vous initiez vos enfants, servent à nourrir leur foi, leur piété, leur fassent aimer la religion et les portent à Dieu. »

Le Père Champagnat avait un talent particulier pour faire ce qu'il conseille ici aux frères. Dans une de ses visites, étant entré dans la classe pendant que les enfants prenaient une leçon de dessin et de géométrie, il leur demanda d'abord ce ce qu'ils faisaient et ce qu'ils savaient sur ces sciences; puis il ajouta: « Mes enfants, je vois avec plaisir que vous sauriez mesurer une terre; c'est très bien, vous pouvez en avoir besoin plus tard; mais n'oubliez pas aussi d'apprendre à mesurer le ciel. On apprend à mesurer le ciel, en apprenant combien il vaut, ce qu'il faut faire pour le mériter, et ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour vous y donner une place! Oh! mes enfants, qu'il y a de quoi mesurer dans le ciel! Qu'il est grand, qu'il est beau, qu'il est riche! Vous connaissez l'échelle de proportion, vous venez de me la montrer; sauriez-vous me dire quelle est l'échelle du ciel? Mes enfants, ce sont les commandements de Dieu; si vous les connaissez, et si vous les observez, ils vous serviront d'échelle pour monter au ciel! »

Une autre fois, ayant trouvé les enfants récitant l'histoire de France: « Quelle est, leur demanda-t-il, votre leçon de ce jour? — C'est le règne de Clovis », lui répondit-on. Il invita les enfants à le réciter; et lorsqu'ils en furent à la bataille de Tolbiac, il les interrompit et leur dit: « Que nous apprend cette histoire? Vous êtes embarrassés pour me répondre: eh bien, je vais vous le dire, si vous me promettez de ne pas l'oublier. Cette histoire nous apprend trois choses:

« 1<sup>o</sup> Quelle est la force et la puissance de la prière. Clovis ne fait que s'adresser à Dieu par une oraison jaculatoire, et cette courte prière lui obtient une grande victoire.

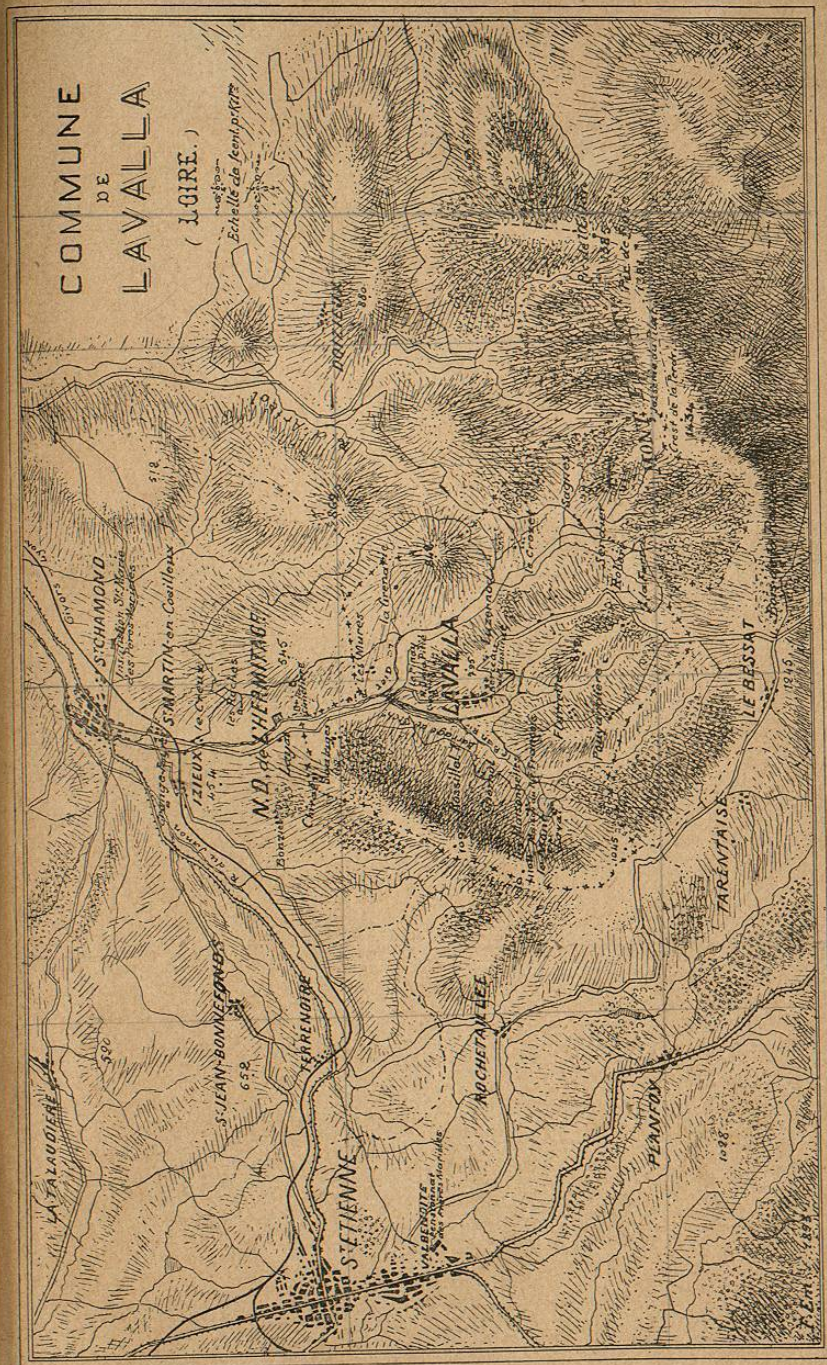
« 2<sup>o</sup> Que la *piété*, c'est-à-dire la prière, est utile à tout; qu'elle nous obtient la protection de Dieu et le succès dans les choses temporelles, quand elles sont dans l'ordre de la Providence, comme dans les choses spirituelles. Ainsi, la prière peut obtenir à un général la victoire sur les ennemis de la patrie, à un ouvrier le succès dans son métier, à un écolier l'intelligence pour apprendre ses leçons et pour bien faire ses devoirs classiques.

« 3<sup>o</sup> Que la prière, à plus forte raison, peut nous obtenir la victoire sur les ennemis de notre salut. Tous les jours, mes enfants, nous sommes obligés d'aller à la guerre et de nous battre contre les démons, qui veulent nous faire offenser Dieu et nous perdre; mais nous remporterons toujours la victoire, si, comme le roi Clovis, nous prions, si nous appelons Jésus à notre secours; si, comme Clovis, nous promettons de le servir et de n'avoir point d'autre Dieu que lui. »

Donnant un jour lui-même une leçon de géographie à ses frères, et le sujet de cette leçon étant les capitales et les autres villes célèbres de l'Asie, lorsqu'on en fut à Jérusalem: « Quelle remarque, dit-il, faites-vous sur cette ville? » Après que le frère eut répondu ce que la géographie, qu'il avait entre les mains, lui enseignait, le Père reprit: « Cette ville, depuis la mort de Notre-Seigneur, est unique dans le monde par ses

vicissitudes ; elle a changé dix-sept fois de maître, c'est-à-dire qu'elle a été possédée par des princes de dix-sept dynasties différentes. Elle a appartenu et elle est encore aux ennemis les plus acharnés du christianisme ; et pourtant, malgré toutes ces vicissitudes, malgré la fureur des méchants et de l'enfer, le saint Sépulcre a toujours été respecté, le culte public de la religion chrétienne s'y est constamment maintenu, le saint sacrifice de la messe y a toujours été offert, les fidèles de toutes les nations n'ont pas cessé de visiter le tombeau de Notre-Seigneur. Ainsi s'accomplit cette parole de l'Écriture, qui est une véritable prophétie : *Vous régnerez au milieu de vos ennemis*. Le sépulcre de Jésus-Christ reste intact ; bien plus, il est respecté, vénéré, il est glorieux, quoique possédé par les méchants, par les persécuteurs de la religion chrétienne, par les ennemis du Dieu Sauveur : preuve évidente de sa toute-puissance, de son pouvoir souverain et de l'amour immense qu'il a pour les hommes. Oui, c'est l'amour que Jésus-Christ a pour les pécheurs qui le porte à laisser en leur puissance son sépulcre et tous les lieux qu'il a consacrés et sanctifiés par sa présence, par ses souffrances et par les mystères de sa sainte vie : il veut que le Calvaire où il a souffert et où il est mort, que le tombeau où il a été enseveli, restent entre les mains de ses ennemis, pour leur rappeler sans cesse ce qu'il a fait pour leur salut. Les vicissitudes de Jérusalem sont encore l'image du pécheur qui a abandonné Dieu pour se livrer aux vices, et qui a autant de maîtres, ou plutôt de tyrans, qu'il a de passions. » C'est ainsi que le bon Père faisait ressortir la piété de toutes les leçons, et que toutes les connaissances profanes lui venaient en aide pour faire connaître à l'enfant la religion, pour la lui faire aimer et pour former tout à la fois son cœur et son esprit.

Jamais le Père Champagnat n'était plus éloquent et plus pathétique que lorsqu'il parlait du catéchisme, des moyens de gagner les enfants à Dieu et du bien que peut faire un frère qui a du zèle. Les plus indifférents, les plus froids ne pou-



vaient l'entendre sans se sentir pénétrés, persuadés, et sans prendre la résolution de mieux faire le catéchisme. « Mes chers frères, nous disait-il un jour, que votre emploi est élevé aux yeux de Dieu ! Que vous êtes heureux d'avoir été choisis pour une fonction si noble ! Vous faites ce que Jésus-Christ a fait sur la terre ; vous enseignez les mêmes mystères, les mêmes vérités ; vous faites ce qu'ont fait les apôtres, les docteurs de l'Eglise et les plus grands saints ; vous exercez un emploi que les anges vous envient et qu'il ne leur est pas donné de remplir. Vous avez entre vos mains le prix du sang de Jésus-Christ ; vos nombreux enfants vous seront, après Dieu, redevables de leur salut. Le divin Sauveur vous donne à cultiver la plus belle portion de son Eglise ; il vous confie ceux qu'il a le plus aimés : les enfants ! les enfants dont il est l'ami ; les enfants qu'il appelle à lui, qu'il aime à voir autour de lui : *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume du ciel est pour ceux qui leur ressemblent* ; les enfants, avec lesquels il prend ses délices : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* ; les enfants qu'il a caressés et bénis. Et ce divin Sauveur, pour vous porter à prendre un grand soin de ces tendres enfants, pour vous porter à les respecter, à les traiter avec bonté, vous assure que *tout ce que vous faites au moindre d'entre eux, c'est à lui-même que vous le faites*. Elever un enfant, c'est-à-dire l'instruire des vérités de la religion, le former à la vertu et lui apprendre à aimer Dieu, c'est une fonction plus sublime et plus élevée que celle de gouverner le monde ! Apprendre à un enfant une leçon de catéchisme, une prière, telle que le *Pater*, l'*Ave Maria*, c'est une action plus grande et plus méritoire aux yeux de Dieu que de gagner une bataille ; un catéchisme, j'entends un catéchisme bien fait, vaut plus que les plus grandes pénitences que vous pourriez faire, c'est saint Grégoire le Grand qui nous l'enseigne : « Celui, dit ce saint docteur, qui macère « son corps par les austérités de la pénitence, est moins « agréable à Dieu et a moins de mérite à ses yeux que celui